

S'installer dans l'anormalité

Anne-Lyse Chabert *

On a rapidement tissé l'analogie au début de cette crise sanitaire : les personnes en situation de handicap étaient déjà relativement confinées, dans un isolement dont la précarité de l'environnement et des barrières sociales ne leur permettait bien souvent pas de s'extraire. On pouvait alors se demander dans quelle mesure leur quotidien était déstabilisé, étant donné que le confinement était déjà leur normalité « anormale ».

J'avais déjà dit tout mon désarroi et ma grande déception au mois de mars 2020 devant une situation qui frappait d'invraisemblance ceux qui devenaient les plus fragiles d'entre nous, bien souvent ceux qui l'étaient déjà et qui étaient rendus encore plus vulnérables par les circonstances. Que signifiait le fait d'accepter de ne plus accompagner nos mourants ? Que signifiait la fermeture en masse des institutions qui recevaient du public handicapé, laissant les familles et les individus concernés complètement désespérés ?

Dans les premiers temps de sidération qui ont touché chacun d'entre nous, je garde en mémoire le traumatisme des thérapeutes qui ne se déplaçaient plus chez moi, thérapeutes pourtant si nécessaires à la poursuite de ma rééducation qui s'inscrit sur du long terme. De même, les auxiliaires de vie se faisaient de plus en plus rares, elles qui sont pourtant en grande partie garantes de ma qualité de vie. Si le monde, dans un mouvement compensatoire d'inversion, venait à moi en temps normal puisque je ne pouvais pas aller vers lui, ce premier confinement amplifiait ses distorsions et restreignait encore mon champ de vie : par rapport au reste d'une population simplement « confinée », nous autres en situation de handicap étions désormais devenus « surconfinés », c'est-à-dire toujours en décalage.

Dans ce second confinement, au moins avons-nous conservé notre minimum vital à savoir le suivi des soins dont nous autres sommes éminemment dépendants au jour le jour. Est-ce à dire pour autant que ce nouveau confinement a rétabli l'esprit sur lequel nous semblions avoir fait l'impasse dans les premiers mois de cette crise sanitaire en France ? Si pour le premier confinement le pire et le meilleur semblaient avoir coexisté, alternant tour à tour entre individualisme en bloc ou au contraire élan de solidarité dans des situations plus localisées, pour ce second confinement, étonnamment, c'était comme si une forme collective de léthargie, une lassitude étrangement communicative semblaient avoir raison de toute velléité d'éventuelles contestations. Nous sommes pris dans la monotonie et la morosité itérative de notre époque, contraints à détourner nos regards des enjeux quotidiens naguère maintenus si vivaces de notre vivre ensemble, du sens qui nous habite et nous donne à vivre à chacun *in fine*. Et qui dans ces conditions aurait la force d'élever une voix dissidente ? Une situation d'anormalité est en train de s'installer sous des couverts de virus dont il n'est certes pas question de minimiser les enjeux et les impacts individuels, mais est-ce pour autant qu'il faut y engager toutes nos forces attentionnelles au détriment d'autres défis qui, au jour le jour, nous fondent pourtant en humanité ? Une nouvelle norme n'est-elle pas en train d'émerger sans le consentement explicite des citoyens dans cet espace politique réduit aux événements de la covid et à quelques rares satellites d'importance qui parviennent encore à s'y frayer un chemin ? Notre responsabilité pour l'avenir n'est-elle pas de tout faire pour déconfiner nos regards, indépendants du confinement dans lequel nous étions plongés ?

le 10 décembre 2020

*Anne-Lyse Chabert est auteure du livre « Transformer le handicap » (2017, érès, 13 €)

